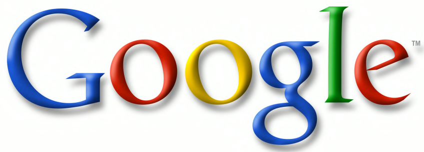




*LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS*

---

LES ANNALES

# AMUSANTES

*LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS*

---

# LES ANNALES AMUSANTES

TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure.*



A. Lalauze sc. Imp. A. Salmon.

ANNALES AMUSANTES.

Jouaust Ed.



# LES ANNALES
# AMUSANTES

## PREMIÈRE SUITE

CONTENANT LES MOIS DE MAI,
JUIN, JUILLET, AOUT ET SEPTEMBRE 1741

PUBLIÉE

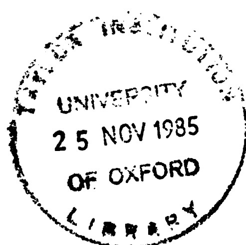
PAR LE BIBLIOPHILE JACOB

*Eau-forte par Ad.. Lalauze*




PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXII


UNIVERSITY
25 NOV 1985
OF OXFORD



# PRÉFACE

NOUS *n'avons que bien peu de chose à dire du petit livre, absolument ignoré, que nous réimprimons avec plaisir, pour la plus grande joie de nos lecteurs et de nos lectrices : car nous comptons, parmi les souscripteurs à la collection des* CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS, *un nombre respectable de lectrices, que nous sommes autorisés à croire satisfaites de cette collection, puisque pas une d'elles n'a encore protesté contre les ouvrages de différents genres que nous leur avons offerts, quelquefois un peu légèrement, comme des chefs-d'œuvre. En revanche, plusieurs de nos lecteurs, de moins bon accommodement que les dames, ont failli nous chercher noise sur la qualification de* chefs-d'œuvre *employée pour recommander des livres agréables, spirituels, originaux même, mais qu'il serait peut-être bien difficile de faire entrer dans la*

*catégorie, assez restreinte, des chefs-d'œuvre proprement dits de la littérature française. A vrai dire, un seul des livres que nous avons fait paraître,* LE CHEVALIER DE WARVICK, *a jusqu'à présent mérité l'honneur insigne d'être classé désormais parmi les véritables chefs-d'œuvre inconnus.*

*Il y a donc de petits et de grands chefs-d'œuvre ; il y a même des chefs-d'œuvre, à tous les degrés de la hiérarchie littéraire : car ce n'est pas dans la sphère des Corneille et des Racine, des Molière et des Marivaux, que nous aurions la prétention de découvrir des chefs-d'œuvre inconnus, c'est-à-dire négligés et tombés dans l'oubli. Le sens étymologique du mot* chef-d'œuvre *indique assez que tout ouvrage qui se distingue des autres par une incontestable supériorité, dans quelque genre que ce soit, fût-ce le plus infime, a droit au titre de chef-d'œuvre.*

*Nous avons la prétention de trouver ainsi, dans les catacombes muettes et presque insondables des lettres françaises, surtout au XVIII^e siècle, un assez bon nombre de ces chefs-d'œuvre de cinquième ou de dixième ordre, qui sont moins que rien sans doute auprès des chefs-d'œuvre de premier ordre, mais qui peuvent cependant prendre un rang très honorable dans la catégorie si nombreuse et trop dédaignée des charmantes et même excellentes œuvres en prose ou en vers, que la critique ne daigne pas aller chercher dans les bas-fonds de l'ancienne littérature.*

*N'est-il pas permis de comparer nos* Chefs-d'œuvre inconnus *à ces* chefs-d'œuvre *professionnels que les artistes et les artisans, qui aspiraient à la maîtrise, étaient tenus de présenter aux jurés de leur corporation? Ces chefs-d'œuvre, dont le nom s'appliquait à toute espèce d'ouvrage industriel soumis à l'examen des juges du concours, étaient plus ou moins difficiles à faire et plus ou moins intéressants à voir, selon la valeur de la corporation à laquelle ils appartenaient. Ainsi, là où le peintre apportait un tableau, figure ou paysage, et le sculpteur une statue académique, le menuisier avait à fournir une armoire ou un chambranle de porte, le serrurier une serrure de coffre-fort, le plombier une cuvette à cul-de-lampe, le boulanger un pain broyé; c'étaient là des chefs-d'œuvre, c'est-à-dire des pièces d'essai magistralement réussies et dignes de servir de modèles.*

*Le chef-d'œuvre inconnu que nous offrons à nos souscripteurs aujourd'hui est aussi tout simplement un essai, le premier essai d'un journal anecdotique et satirique, dans le genre du célèbre journal de Bachaumont, qui ne fut créé qu'en* 1762, *sous la forme d'une correspondance manuscrite ou de* nouvelles à la main, *et qui ne commença à paraître en volumes qu'après* 1777, *sous le titre de* MÉMOIRES SECRETS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES. *Il est certain que l'idée première de ces* MÉMOIRES SECRETS *se trouvait dans les* ANNALES AMUSANTES, OU MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES AMUSEMENTS DE LA NATION EN TOUT GENRE.

*L'auteur des* ANNALES AMUSANTES *était l'abbé Philippe Bridard de La Garde, qui avait le génie et la passion du journalisme. Mais la fondation d'un journal littéraire n'était pas possible en France, à cause du privilège du* MERCURE, *qui ne souffrait aucune sorte de concurrence à cette époque, dès que la concurrence semblait lui devenir nuisible; c'est ainsi que le* QUART D'HEURE AMUSANT, *journal analogue aux* ANNALES AMUSANTES, *n'avait eu que quatre numéros, pour les quatre premiers mois de* 1727, *et l'approbation du Censeur avait été refusée à la suite de cette publication périodique. L'abbé Bridard de La Garde avait d'abord tâté le terrain, en faisant paraître, en* 1740, *la première livraison de* L'ÉCHO DU PUBLIC; *mais la seconde livraison était restée prisonnière dans les bureaux de la police. Cet abbé, poète, musicien et homme du monde, s'était fait des amis puissants, même à la cour : il se flatta d'obtenir un privilège spécial pour ses* ANNALES AMUSANTES, *qui promettaient de faire leur chemin dans la société galante et aristocratique ; mais, après avoir publié quatre petits cahiers pour les mois de mai, juin, juillet, août et septembre de l'année* 1741, *il eut ordre de suspendre sa publication, qui avait été dénoncée comme contraire aux bonnes mœurs et surtout comme renfermant des anecdotes scandaleuses sur des personnages*

*notables de la magistrature et de la haute bourgeoisie; tous les exemplaires furent saisis, et il est probable que le pilon de la Bastille eut à les détruire, en vertu d'un ordre émané du Bureau de la Libraire; ce qui explique l'excessive rareté de l'ouvrage.*

*Ce petit journal est écrit avec beaucoup de malice, de gaieté et de finesse. Les anecdotes y sont, il est vrai, assez libres, mais la forme élégante et délicate de la narration rachète et dissimule ce qu'il peut y avoir de trop licencieux dans le sujet. Ces petites narrations sont vraiment de petits chefs-d'œuvre d'esprit et d'impertinence. Il y a, comme dans le* Mercure, *des comptes rendus de livres nouveaux, choisis de préférence parmi ceux qui voyaient le jour sous le voile de l'anonyme, avec permissions tacites. Les comptes rendus des nouvelles pièces de théâtre ne diffèrent de ceux qui paraissaient dans le* Mercure *que par des qualités de critique et de style tout à fait supérieures. Les poésies ne pouvaient pas manquer dans un recueil de cette espèce, mais elles étaient infiniment plus gracieuses et plus distinguées que celles du* Mercure de France*; on voyait bien que ce n'était pas le premier venu qui les envoyait au journal.*

*Ce journal, qui n'est qu'un chef-d'œuvre minuscule dans un genre de très mince importance, est une véritable curiosité. On doit le considérer comme le point de départ des journaux secrets de Bachaumont et de Métra. C'était là une raison suffisante pour le réimprimer.*

*Quant à l'auteur, il est digne de tous les éloges qu'on peut adresser à la variété de son esprit, à la délicatesse de son jugement, à la finesse de ses observations, à l'élégance soutenue de son style ; on retrouve chez lui toutes les qualités requises chez un véritable abbé du XVIII*e *siècle. On comprend qu'il soit devenu le favori de la marquise de Pompadour et qu'il ait été l'ami de Favart et de son aimable femme. Nous serons heureux de le faire mieux apprécier, lorsque nous publierons, dans nos* CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS, *un chef-d'œuvre cette fois dans toute l'acception du mot, les* LETTRES DE THÉRÈSE, *ce roman de galanterie et d'amour, si profondément oublié aujourd'hui, et qui est au moins comparable aux meilleurs romans de Marivaux et de Crébillon fils. C'est en lisant les* LETTRES DE THÉRÈSE *que M*me *de Pompadour voulut connaître l'abbé Bridard de La Garde, qui vécut obscurément auprès d'elle, heureux de la voir, de lui parler tous les jours, et qui mourut lentement du chagrin de l'avoir perdue.*

P.-L. JACOB, *bibliophile.*



# LES ANNALES
# AMUSANTES
OU
# MEMOIRES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
des Amusemens de la Nation
en tout genre

PREMIERE SUITE

CONTENANT

Les Mois de May, Juin, Juillet, Aoust
et Septembre 1741

---

M DCC XLII



# DISCOURS FAMILIER

## AUX LECTEURS

MESSIEURS,

POURQUOI fait-on des livres de tant d'espèces? On vous dit que c'est pour vous instruire ; quelquefois on avoue que ce n'est que pour vous amuser, mais on proteste toujours que le désir de vous être utile ou agréable est le seul motif qui engage à écrire. Nous autres, auteurs de ces Annales, nous vous faisons moins de complimens ; mais nous serons plus sincères : nous vous déclarons que c'est pour notre seule utilité que nous écrivons. Nous

cherchons à vous plaire, mais uniquement pour que vous achetiez nos écrits ; nous vous dispensons des éloges, si vous payez le soin que nous prenons de les mériter. Comme nous sommes peu curieux d'être connus de vous personnellement, nous nous satisferons de connoître votre argent. Ainsi vous aurez un beau champ à critiquer, aucun de nous ne vous répondra ; mais si, malgré la critique, vous avez envie de voir la suite de cet ouvrage, qui deviendra toujours de plus en plus amusant, vous n'avez qu'à marquer de l'empressement à l'acheter, et vous serez servis avec la dernière exactitude. Votre mauvaise humeur contre les auteurs qui ne finissent point des ouvrages commencés ne doit s'en prendre qu'à vos avares précautions, qui vous font craindre de débourser la plus petite somme pour engager à les finir. Ne payant point les commencemens, pourquoi vous étonner que l'on vous sèvre des fins ?

« Mais, dira quelque sot important, on

fait peu de cas de vous, petits auteurs mercenaires, qui ne travaillez que pour le temps et qui négligez l'immortalité. » Taisez-vous! c'est fort mal raisonner. On vous répond qu'à l'égard de mercenaires, cette épithète dont vous faites une injure est la vôtre en général. Ne nous vendez-vous pas tout, même ce qu'il y a de plus sacré? Religion, justice, amitié, conseils, protection, rien n'échappe à votre commerce usuraire. Vous, mes belles dames, n'agiotez-vous pas, à grand produit, sur les fonds que la nature vous donne si gratuitement? Pourquoi, s'il vous plaît, tous tant que vous êtes, n'achetez-vous pas l'amusement? Vous croyez attacher une certaine honte à vous le vendre? C'est au regret que vous avez de le payer que cette honte est due. Parce que l'amusement est la chose dont vous avez un besoin plus réel et plus fréquent, vous voudriez qu'on vous en fît toujours présent? C'est un tour de votre avarice, dont on n'est pas la dupe.

Quant au reproche de négliger l'immortalité, en supposant que cette immortalité littéraire n'est pas une chimère, il n'y a point d'ouvrage qui mérite moins ce reproche que l'ouvrage auquel nous travaillons. Si l'on veut y faire attention, la grande histoire se ressemble dans tous les siècles et chez tous les peuples. Nous avons celle de toute la terre depuis que l'on connoît des hommes, et nous n'en sommes pas moins ignorans sur les mœurs privées, sur le génie et sur les goûts des peuples les moins anciens ; de foibles crépuscules nous tiennent lieu de lumière à cet égard. Pourquoi cela ? C'est parce qu'on n'a pris soin de nous conserver que la mémoire de leurs grandes actions, publiques, politiques et militaires, et non pas celle de leurs amusemens. C'est dans celle-ci que l'on voit les portraits des hommes au naturel ; l'autre ne nous les représente jamais, pour ainsi dire, qu'en habits de cérémonie. Dites-nous de bonne foi, tout graves

que vous êtes, Messieurs les commentateurs, si vous trouviez dans quelque recoin poudreux d'une bibliothèque un morceau pareil à celui que nous donnons, écrit du temps d'Auguste, même en mauvais latin, à quel prix feriez-vous monter ce trésor? Quelle richesse pour vos ouvrages si secs et si dénués d'agrémens! Eh bien, comptez-vous que notre siècle sera moins fameux; que nous serons des objets moins curieux à connoître à fond pour la postérité que ne le sont aujourd'hui pour nous les Grecs et les Romains? De quelle valeur sera donc notre ouvrage! Quelle utilité en recueilleront les savans des siècles futurs! Combien nous servira leur orgueil! Cessons d'y penser, le nôtre en étoufferoit.

Pour répandre plus d'agrément et de variété dans cet ouvrage, outre les nouvelles de galanterie les plus intéressantes, celle des spectacles ou des nouveautés littéraires, dont on ne choisira que ce qui a rapport à

l'amusement, on joindra, à la fin de chaque mois, quelques petits morceaux en vers, de différens genres, et nouveaux pour le public.





# LES
# ANNALES AMUSANTES

---

## MAI 1741

Une des dernières fêtes, à Versailles, un page, se rendant, au commencement de la nuit, au bout de la pièce des Suisses, où il croyoit avoir une affaire intéressante, entendit deux femmes dont l'une dit à l'autre : « Enfin, voilà monsieur le marquis, » et ensuite s'éloigna discrètement de sa compagne. Le page, qui ne comptoit que foiblement sur le rendez-vous qu'il attendoit, jugea très convenable de profiter de celui qu'il n'attendoit pas, et, à la faveur de

l'obscurité, il s'emmarquisa dans le moment pour la dame qui se présentoit. Sous ce titre emprunté, il essuya d'abord les reproches les plus vifs et les plus aigres. La volubilité des injures dont on l'accabloit le dispensoit d'y répondre autrement que par des gestes de repentir et d'empressement. Enfin, comme les grandes passions se terminent toujours par l'accablement, la dame se trouva si foible après sa colère que le page, de geste en geste, parvint à justifier le marquis, mais d'une façon plus énergique que n'auroient pu faire deux ou trois marquis ensemble. « Quel dommage qu'il soit perfide ! » s'écrioit de temps en temps la dame, pressée de plus en plus de le trouver innocent.

Le page, avocat zélé, au quatrième point de son plaidoyer, avoit arraché un pardon au nom du marquis, qui auroit fait un honneur infini à cet amant accusé, si l'erreur avoit pu subsister toujours. Mais malheureusement la belle querelleuse, pour se relever de dessus le champ de bataille où elle avoit été vaincue, s'appuyant sur le bras de son vainqueur, sentit des paremens de velours. Cet ornement si hors de saison, et qu'elle ne connoissoit point au coupable, lui fit jeter un grand cri de surprise et d'inquiétude. Le page, forcé de parler pour en donner l'explication, ne put le faire de manière à soutenir l'illusion. Il fallut avouer la méprise. L'embarras de la dame le sauva d'une

partie du sien, d'autant plus facilement que sa conduite avoit été si brillante qu'elle effaçoit l'irrégularité du procédé. Le page, dans cette supercherie, s'étoit montré du côté le plus avantageux par où puisse paroître un galant homme.

Ainsi, après son serment pris de garder un profond silence sur le quiproquo, il se retira seul, laissant la dame à ses réflexions. On croit que le marquis, par une suite de cet incident, avoit joué le rôle de page à quelques pas de là.

---

La tendre et riche union du président de C*** avec Mlle d'A*** fut altérée, le premier jour de ce mois, par un raffinement de galanterie mal entendu de la part de cet amant, qui avoit feint une absence de quelques jours pour se ménager le plaisir de surprendre agréablement sa nymphe par un Mai, dont la plus galante magnificence avoit fait les frais.

Escorté d'une bande choisie de symphonistes, et portant lui-même une aigrette de diamans environnée des fleurs de la saison, le président se rendit chez elle à huit heures du matin. A peine étoit-il jour dans toute la maison : les domestiques, surpris dans l'étourdissement du sommeil, où il paroissoit, à leur air, qu'il n'y avoit pas longtemps qu'ils étoient plongés, ne purent arrêter son impatiente ardeur ; la demoiselle suivante même, quoique fort habile dans sa profession, ne trouva aucun prétexte pour retarder à cet adorateur trop zélé l'ouverture du temple où reposoit sa déité. Son arrivée s'annonce par un bruit harmonieux ; c'étoit

assez pour en avertir, mais trop peu pour y pourvoir. Il entre au premier coup d'archet; il s'avance, son offrande à la main; il vole à son désespoir. Des rideaux discrets déroboient à ses yeux jaloux le sanctuaire de sa volupté : d'une main que pressent l'amour et la vanité il fend leur prudente jonction. Vénus est outragée de voir troubler ses mystères; le téméraire sera puni, et les plaisirs vengés. Quel coup le terrasse et le rend immobile! Quel objet foudroyant! Auprès de la déesse, presque nue sous le désordre d'un monceau de linges et de couvertures, se cachoit une figure animée dont le volume trop éminent déceloit l'existence, et qui, en ne disant mot, crioit encore trop aigrement au malheureux Président cette fatale sentence : « Rien n'est si trompeur qu'une femme, mais rien n'est si malheureux que l'amant qui s'en aperçoit. »

Dans ce furieux moment, le Président eût bien souhaité, sans doute, porter une épée pour la passer dans le corps de quelqu'un, n'eût-ce été même que dans celui du chien de la maison. Mais, malheureusement pour sa vengeance, il n'avoit d'autres armes que sa rage et sa douleur : avec cela seul, on ne fait de mal qu'à soi-même; d'ailleurs, le moindre trait d'emportement eût rendu l'orchestre qui l'attendoit à la porte confident des scènes d'un théâtre où il ne jouoit pas un assez

beau rôle pour désirer des spectateurs ; aussi, par une fuite précipitée, il laissa la symphonie égayer le lever du couple clandestin pour qui certainement il n'avoit pas pensé la commander.

Pour l'éclaircissement de cette aventure, il faut savoir que le chevalier de S.-F***, mousquetaire réformé, étoit en possession du cœur de Mlle d'A*** longtemps auparavant que le Président en eût pris le bail ; et, comme c'étoit une fille à sentimens, elle n'avoit pas voulu sacrifier entièrement à la fortune les dettes de l'amitié. Malgré les pressantes remontrances du Président, jamais elle n'avoit cessé de recevoir chez elle le Chevalier, trop ancien ami, disoit-elle, pour l'exclure à cause d'un caprice de jalousie, qui même insultoit trop sa vertu pour y déférer. Comme les adversités sont des titres auprès des cœurs sensibles pour redoubler leur tendresse et mériter leurs faveurs, Mlle d'A***, qui savoit que la suppression des jeux publics enlevoit au Chevalier les ressources de sa fortune, vouloit au moins adoucir l'état affligeant de son ami en lui faisant partager toute la félicité du sien. C'étoit pour satisfaire à cette pieuse intention que, comptant sur l'absence du Président, elle hébergeoit sans réserve le pauvre Chevalier avec une générosité admirable, n'exigeant de lui d'autre reconnoissance de ses bienfaits qu'une ardeur toujours égale à les recevoir. C'é-

toit donc dans ce louable exercice d'hospitalité que le Président avoit surpris sa trop charitable maîtresse; mais ce contre-temps qu'il causa le punit cent fois plus lui-même que ceux dont il troubloit les plaisirs.

Outré de jalousie, le malheureux Président, aussi mauvais plaideur à Cythère que médiocre juge au barreau, s'enfuit au fond de son cabinet méditer, écrire, puis effacer mille imprécations contre son infidèle. On dit même que, trois jours après cette aventure, il en étoit encore si pénétré qu'écoutant un client qui cherchoit à l'instruire d'un procès occasionné par la chute d'une maison, il l'interrompoit souvent en s'écriant : « Quelle ingratitude!... La scélérate!... La b...! Que n'attendoit-elle du moins qu'on lui eût fait tout le bien que l'on vouloit lui faire! — Eh oui, Monsieur, répondoit le client, deux jours plus tard, elle étoit reprise sous œuvre... » L'un entendoit parler de sa maison, et l'autre, de sa maîtresse. Ainsi s'égaroit le Président dans un délire perpétuel. Il eût voulu faire perdre, même pour toutes les parties, les procès qu'il jugeoit, par un juste dépit de celui que Mlle d'A*** lui faisoit perdre avec dépens.

Enfin, après quinze jours consommés à chercher des moyens de vengeance contre une ingrate qui négligeoit même sa colère, le Président se fixa à une grande lettre de reproches, qui auroit pu faire

un dictionnaire complet d'invectives. Le valet de chambre d'intrigue, fort ennuyé déjà de son oisiveté, fut chargé de la missive. Mlle d'A*** la reçut en souriant, la lut à moitié en haussant les épaules, et n'y répondit qu'en disant au valet de chambre que son maître étoit trop fou pour qu'il fût possible de vivre avec lui. Jamais valet n'a démenti personne sur les mauvaises qualités de son maître; celui-ci, qui connoissoit le sien depuis longtemps, avoit eu trop souvent envie de lui faire le même reproche pour n'en pas convenir avec la demoiselle. Ainsi, par préjugé, il étoit d'avance dans son parti. Pour achever de l'intéresser dans sa cause : « Je veux bien, lui dit Mlle d'A***, te confier le sujet de notre rupture. Lorsque ton maître est venu ici m'éveiller (assez mal à propos), mon barbet, Médor, que tu connois, étoit auprès de moi dans mon lit, où je le retenois bien enfermé sous ma couverture, de crainte qu'épouvanté du vacarme qu'il entendoit, il n'allât mordre les jambes des violons que le Président avoit amenés. Dans ses folles visions, il aura pris Médor pour le chevalier de S.-F***. Il s'est enfui de ma chambre comme un éclair; j'ai cru ne plus jamais entendre parler de lui, et, malgré ma foiblesse pour cet extravagant, j'étois si outrée que volontiers je m'en serois consolée. »

Il n'en falloit pas tant pour persuader le valet

de chambre crédule. On ajouta, pour conviction entière, le poids d'une petite boîte d'or, dont la belle affligée vouloit se défaire, afin d'oublier plus vite l'ingrat qui la lui avoit donnée. Son zèle n'eut pas besoin d'autre instruction pour plaider l'innocence de Mlle d'A*** auprès de son maître. Il commença par lui laisser voir toute l'indignation que son procédé lui causoit; la mauvaise humeur d'un valet en possession de familiarité avec son maître est un trait de rhétorique dont le succès manque rarement. La grossièreté de ces sortes de gens leur fait supposer, souvent mal à propos, une naïveté à laquelle on se livre bien plus facilement qu'aux discours où l'art se laisse soupçonner davantage.

En effet, le Président voulut résister d'abord; il contesta beaucoup, il jura encore plus, pour se fortifier dans sa colère; mais son cœur le trahissoit, et étoit de moitié avec la demoiselle et le valet pour le tromper. Il fallut céder. Quel moyen de s'en défendre? « J'ai vu de mes propres yeux, disoit vainement le Président.—Et moi, affirmoit le valet de chambre, j'ai vu tout ce que vous avez pu voir; on a mis Médor dans le lit devant moi, je l'ai vu, entendez-vous? Je connois Médor comme vous, c'étoit lui-même; mais, si je ne l'avois pas vu, je l'aurois pris pour le chevalier de S.-F***, tant il tient de place dans ce lit. Après tout, continuoit-

il, vous voyez souvent les choses tout autrement qu'elles ne sont. Presque tous les jours, ne vous arrive-t-il pas de me voir ivre, lorsque je suis du plus grand sang-froid du monde, et qu'à peine aurai-je bu trois ou quatre bouteilles de vin à déjeuner? » Par une infinité d'autres propos, aussi raisonnables pour le moins que ceux-là, le Président se laissa persuader qu'il étoit dans son tort, et se trouva réduit à acheter la protection de son valet de chambre pour obtenir de sa maîtresse le pardon qu'un moment auparavant il croyoit ne pas devoir lui-même accorder, si elle le lui avoit demandé.

On ouvrit la négociation, dans laquelle on fit entrer une demoiselle, camarade et amie de Mlle d'A***, pour fléchir son ressentiment : car, dès qu'elle s'aperçut que le pauvre Président venoit à pénitence, elle devint inexorable. On ne sauroit détailler tous les soins qu'il fallut prendre pour disposer l'esprit de la demoiselle et tous les petits stratagèmes qu'il fut nécessaire d'employer pour arracher d'elle une permission au Président de venir expier sa faute à ses genoux. Enfin, comme le cœur d'une femme ne reste pas toujours fermé à la pitié, on lui représenta d'une façon si pathétique le mauvais visage que la douleur donnoit à son amant, et la conséquence dont il étoit pour un magistrat de conserver son teint et son

embonpoint, qu'elle consentit à voir le coupable, et même à l'absoudre, s'il le méritoit par son repentir.

Dans la première entrevue des deux parties désunies, il étoit indispensable de faire mention du quiproquo. Après une vive et forte mercuriale au Président sur l'extravagance de ses soupçons, M[lle] d'A*** finit par lui dire : « Monsieur, est-ce ma faute si le chevalier de Sainte-F*** ressemble à mon barbet, et doit-on me faire un crime d'une conformité à laquelle je ne puis remédier? » Cette dernière preuve de l'innocence de la demoiselle étoit sans réplique pour le Président, ou du moins feignit-il dans ce moment de la trouver telle, tant il avoit d'empressement de conclure une bonne paix, laquelle il fut convenu que l'on scelleroit, la nuit suivante, après un souper délicat, arrêté pour le soir même.

Le Président, ainsi réconcilié avec M[lle] d'A***, sortit de chez elle enflammé de joie et de tendresse, mais non pas exempt d'inquiétude par rapport à ce maudit chevalier de Sainte-F***, dont le nom seul lui rappeloit des idées capables d'empoisonner tous les plaisirs qu'il se promettoit. Il résolut donc de travailler promptement à se délivrer de cet obstacle, et, dans cette vue, il courut au Palais-Royal, à midi, chercher son rival. « Écoute, Chevalier, lui dit-il en l'abordant, je

vais mettre ta probité aux prises avec l'amour; je veux combattre avec toi de sincérité; je sors de chez Mlle d'A*** : nous sommes raccommodés, et ce soir je dois rentrer dans tous mes droits avec elle; je t'avoue que toi seul as été l'occasion de notre querelle, et que tu le seras toujours si tu continues de la voir. Décide toi-même lequel de nous deux doit céder la place; si tu m'exclus, je te jure de garder fidèlement mon ban; jure-moi d'en user de même, si tu prononces ton exil.

— Fort bien, répondit froidement le Chevalier, je prononcerai mon arrêt et je l'observerai, mais vous ne savez pas, Monsieur le Président, combien il en coûteroit à ma bourse pour les dépens. Apprenez que, si Mlle d'A*** ne me devoit pas vingt louis, dont je n'ai pu arracher que vingt écus, vous ne m'auriez pas vu chez elle huit minutes. — Quoi! dit le Président interdit, vingt louis? à vous! — Oui, Monsieur, reprit le chevalier, à moi; vingt louis de ma bourse, prêtés dans telle et telle circonstance, » qu'il lui expliqua, et dont son amour souffroit un peu. En montrant les billets de la demoiselle, il n'y avoit plus à contester sur la dette. C'est ce que fit le Chevalier. Le Président ne s'étoit pas attendu que l'absence d'un rival importun dût être à un si haut prix; mais un amant peut-il trop acheter la certitude d'être sans concurrens? Avant

la fin du jour, le Chevalier reçut les vingt louis par les mains du Président, et celui-ci reçut en échange la parole d'honneur du Chevalier que jamais il ne verroit Mlle d'A***, et quittance de lui de tout ce qu'il auroit pu prétendre sur elle.

Jusqu'ici les rieurs n'avoient pas dû être du côté du Président; il venoit encore de payer l'infidélité même de sa maîtresse; mais la fortune, lasse de se jouer de sa crédulité, voulut faire acheter au Chevalier le bénéfice de ses supercheries, en lui mettant dans la tête une burlesque délicatesse, non pas sur le procédé de Mlle d'A*** avec le Président (chose convenue par nécessité), mais sur la manière de procéder avec cet amant d'ordonnance, pour lequel elle avoit juré au Chevalier sentir une répugnance horrible.

Pendant que le passionné Président alloit se livrer au charme de jouir sans inquiétude d'une conquête si bien payée, le Chevalier songeoit aux moyens d'en être le témoin secret. En pratiquant les domestiques, espèce inclinant toujours à la friponnerie en tout genre, il parvint à s'arranger dans une cheminée de façon à pouvoir entendre tout ce qui se passeroit dans le plus intime moment de la réconciliation.

Mlle d'A***, plus scrupuleuse que son complice, par les transports les plus tendres, se livroit de bonne foi au plaisir de rendre au Président le prix

de ce qu'il lui en avoit coûté. Mais, comme les hommes sont toujours injustes dans leurs propres causes, l'impétueux Chevalier s'indignoit de la sincérité avec laquelle M[lle] d'A*** répondoit aux caresses du Président. Il ne put modérer les transports de sa jalousie; à chaque exclamation de tendresse qu'un délire voluptueux arrachoit à la demoiselle, il ajoutoit pour refrain quelque épithète, telle qu'on peut imaginer échapper à un amant qui pense qu'on lui vole, non pas le plaisir qu'une belle accorde aux autres, mais celui qu'elle goûte à l'accorder. Les b., les p., les g., toutes qualifications bien acquises, sortoient comme par contre-écho de cette cheminée, et faisoient un contraste comique aux douceurs qui s'exhaloient dans la conversation du lit. Cette voix, et ce qu'elle disoit, dans un lieu où l'on n'attendoit pas un tiers, glacèrent de surprise et d'effroi le couple amoureux. La demoiselle, en reconnoissant la voix du Chevalier, n'en fut que plus alarmée sur le dénoûment de l'aventure, tandis qu'elle feignoit de croire que quelque esprit infernal en vouloit à sa vie, et qu'elle crioit de toutes ses forces après l'eau bénite. Le Président, après s'être fait apporter de la lumière, faisoit une perquisition inutile dans la chambre; mais, soupçonnant quelle espèce de démon avoit troublé ses plaisirs, et quel endroit lui servoit de retraite, il fit poser dans la cheminée une grosse

botte de paille humide, à laquelle ayant mis le feu, il pensa étouffer, par cette terrible fumigation, l'imprudent Chevalier, qui, pour sauver sa vie, fut obligé de faire son apprentissage de ramoneur ; il fut assez heureux pour gagner le comble de la maison, et assez sage, depuis ce temps-là, pour ne pas chercher davantage à rendre le Président totalement la dupe de ses vingt louis.

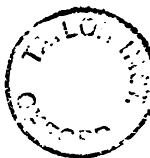
---

Les comédiens françois ont donné, pendant ce mois, une pièce nouvelle de M. de La Chaussée, intitulée *Mélanide*. On sait qu'elle réussit pleinement à la première représentation; la seconde affermit son succès, et les suivantes, qui ont été en fort grand nombre, l'ont confirmé. Malgré ce brillant suffrage du public, la critique s'est élevée avec un bruit affreux contre cet ouvrage, et, malgré ce bruit de la critique, le public l'a toujours applaudie.

Le fond de cette pièce, à laquelle on ne peut assigner aucun des genres connus, est tiré d'un roman que l'auteur a mis en action. Il semble que le sujet, intéressant par lui-même, acquiert encore pour nous un nouveau degré d'intérêt, par le rapport qu'il se trouve avoir avec l'événement tout récent, l'exhérédation d'une jeune personne, punie de ses malheurs plutôt que de ses fautes.

On ne peut dissimuler que ce nouveau genre de drame ne soit également étranger à tout ce que l'antiquité nous a laissé pour modèle, et à ce

qu'on a pratiqué sur nos théâtres jusqu'à présent. On se croit d'abord en droit de juger qu'une pièce qui n'est proprement ni tragédie ni comédie, ni même ce qu'on a quelquefois appelé tragi-comédie, doit être un monstre qui annonce la décadence du goût et l'oubli des règles de l'antiquité. Mais cette même pièce, tout irrégulière qu'on la prétend être, attache l'esprit, affecte le cœur, intéresse même jusqu'à ne pouvoir lui refuser des larmes. Cet heureux effet n'est-il pas une suffisante justification? L'auteur avoit déjà cet avantage par le succès du *Préjugé à la mode*. D'ailleurs, ce nouveau genre, qu'on nommera peut-être un jour publiquement la *tragédie bourgeoise*, où l'on sent que cet auteur veut nous amener par degrés, est-il donc si répréhensible, par cette seule raison qu'il a été impratiqué dans l'antiquité? N'est-il point, au contraire, bien plus propre que l'autre à nous émouvoir, par l'intimité des rapports qu'il présente avec nos mœurs, nos sentimens, et les évènemens qui peuvent, ou nous être arrivés, ou nous arriver un jour? Cette analogie est, sans contredit, la mesure de l'intérêt qui nous affecte.



Que l'on nous raconte les alarmes d'Agamemnon pour sa fille, tremblante sous le couteau de Calchas, ou la mort violente de César, nous serons touchés sans doute de la situation de l'un et du sort de l'autre; mais sans nul retour sur nous-

mêmes : aucun des auditeurs ne craindra que l'on immole ses enfans sur un bûcher, ou que l'on venge sur sa personne la liberté de sa patrie. Mais que l'on nous annonce un fils déshérité, une tendre épouse abandonnée, un ami trahi par son ami, enfin quelques malheurs, de quelque espèce qu'ils soient, dans un rang voisin du nôtre, nous sommes alors plus qu'émus; nous sommes, pour ainsi dire, frappés des mêmes coups, par le ressentiment secret qui nous approche des mêmes incidens. Le matelot ne sera jamais intimidé par le récit du naufrage d'Enée, quelque forte que soit la description de Virgile; mais il ne verra jamais sans frémir, de dessus la rive, périr un vaisseau, surtout s'il croit que ce vaisseau soit de sa nation. L'héroïsme antique, ou la grande élévation de rang, est une espèce d'obstacle à la vivacité de notre affection; l'espace est trop vaste pour que les traits arrivent jusqu'à nous dans toute leur force.

Croyons donc que l'on doit regarder comme une augmentation de richesses cette heureuse et féconde innovation sur notre théâtre. L'auteur, admirable dans ses autres ouvrages, paroît avoir doublé de mérite dans celui-ci. On pourroit, dans l'exposition, soupçonner le sujet d'être un peu embarrassé : en effet, il est très compliqué; mais chaque scène le développe nettement, et toujours en feu et en action. Les caractères sont bien fon-

dés, soutenus, et nécessaires aux incidens, qui paroissent tous en émaner. De plus, tous ces caractères sont ingénieusement exposés en action; on les distingue sans s'apercevoir qu'on vous les exprime. Il semble que tous les personnages soient des gens que l'on connoisse depuis longtemps; c'est une adresse dont tous les auteurs ne sont pas capables.

On ne dit rien du pathétique répandu dans toute cette pièce. Les pleurs que l'on y a versés, et que l'on y versera, l'établissent assez solidement à cet égard. Par rapport à la diction, elle paroît plus brillante d'idées que de mots, cependant un peu négligée en quelques endroits, et en général moins séduisante que dans les autres pièces du même auteur.

On peut encore trouver quelque chose qui inquiète dans la scène du dénoûment : c'est la présence de Rosalie, ce dangereux objet, cause fatale de l'infidélité du marquis d'Orbigny, et dont il n'y avoit qu'un instant qu'il étoit si vivement épris. On peut dire, sans outrer la critique, qu'elle figure mal dans la première entrevue de ce mari infidèle avec Mélanide.

On répondroit que la vertu du Marquis en prend un plus grand lustre; mais l'extrême héroïsme est-il toujours bien d'accord avec la ressemblance du cœur humain, surtout dans un genre qui n'est pas guindé sur le grand cothurne?

N sait que M. de V*** fit représenter son *Mahomet* à Lille, vers la fin du mois précédent, avec un succès prodigieux. On doit être curieux d'avoir une idée de cette pièce célèbre, que l'on peut regarder, non seulement comme le chef-d'œuvre dramatique de M. de V***, mais peut-être même, en général, comme un chef-d'œuvre du théâtre. Voici la foible esquisse que l'on en peut donner, d'après une lettre sur ce sujet, écrite de Lille par un spectateur éclairé et judicieux.

La scène est à la Mecque. Les acteurs sont Mahomet, ambitieux au suprême degré, brave, éloquent, hypocrite; s'il étoit vertueux, un héros peut-être. Prophète aux yeux du peuple, il porte dans ses mains le glaive et l'encensoir..... Il vient mettre à profit les erreurs du vulgaire, qu'il faut toujours combattre ou toujours tromper. Conquérant heureux, il soumet par la force des armes ceux dont il n'étonne point la raison, ou veut les ga-

gner par la politique; et il emploie également les vices et les vertus.

Omar est le confident de Mahomet. Ambitieux comme lui, il seconde les vastes projets de son maître, content d'occuper la seconde place dans l'empire de l'univers. On devine le caractère d'Omar; Mahomet est le héros, Omar est son digne ami; une foible dégradation de couleurs l'empêche d'être confondu dans le tableau avec l'objet principal.

Zopire est le chérif ou le chef du sénat de la Mecque. C'est le contraste des deux premiers. Citoyen zélé, père tendre, homme religieux, il est l'ennemi de Mahomet, parce qu'il l'a trop offensé; il l'avoit autrefois fait chasser de la Mecque; il avoit tué son fils dans un combat précédent. Son confident Phanope est un confident ordinaire.

Séide est un de ces jeunes princes vertueux pour qui le spectateur s'intéresse; fils inconnu de Zopire, qu'il ne connoît point pour son père, il lui a été enlevé dès sa plus tendre enfance; le camp de Mahomet a été son berceau, et c'est de lui qu'il a reçu son éducation et surtout sa religion : c'est le plus soumis et le plus zélé des musulmans. Il regarde Mahomet comme son bienfaiteur, comme son roi, comme son Dieu. Il est amant de Palmyre; et Mahomet, devenu depuis son rival, mais rival ignoré, a lui-même allumé cet amour.

Palmyre est la sœur de Séide. Enlevés et élevés ensemble, ils ont puisé les mêmes principes et les mêmes sentimens. Ils ne se reconnoissent pas, ils ne savent que s'aimer et obéir.

Sans entrer dans le détail des circonstances qui préparent et fondent l'action, ce qui seroit trop étendu, il suffit de dire qu'elles sont justes. Palmyre est la captive de Zopire. Mahomet, également poussé par les projets de son ambition et de son amour, a envoyé Omar négocier avec le chérif. Séide s'est venu rendre pour otage au même chérif, à l'insu de Mahomet Omar a préparé les choses de façon qu'il est de l'intérêt de Mahomet de quitter son armée voisine et de se rendre à la Mecque.

Voici à peu près le nœud de l'action : Mahomet veut engager Zopire à être son ami, à l'aider dans le projet de tromper l'univers ; il lui promet de lui rendre ses enfans. Zopire est attendri, mais il résiste ; la nature parle dans son cœur en faveur de Palmyre et de Séide, à qui elle parleroit aussi, s'ils pouvoient aimer l'ennemi de leur prophète. Mahomet, qui craint tout de la force du sang ; qui veut perdre son rival Séide et Zopire son ennemi, qu'il n'a pu vaincre par ses raisons, et engagé par d'autres motifs encore, ordonne à Séide, de la part du Ciel, d'enfoncer trois coups de poignard dans le sein de Zopire, au pied d'un

autel où il sacrifioit ordinairement à ses faux dieux. L'ordre du crime n'est reçu qu'avec horreur, mais il est appuyé par toutes les raisons qui peuvent engager un dévot à le commettre.

On imagine combien de combats intérieurs, combien de situations ménagées avec art, en reculent l'exécution et portent dans l'âme le trouble, l'horreur et la pitié. Après mille doutes cruels, Séide consulte encore Palmyre, présente au crime qui doit se commettre. Elle doit être la récompense du parricide; c'est par là qu'il faut l'obtenir, ou se résoudre à la perdre. Au milieu de son trouble, elle prononce une foible déclaration, arrachée par l'amour, qu'on peut obéir aux ordres du Ciel. Elle s'en dédit presque aussitôt, ou voudroit s'en dédire; l'amant se détermine. Zopire paroît dans l'enfoncement, près de son autel; il invoque ses dieux et blasphème; mais il parle de ses enfans; il s'éloigne, et le parricide s'avance; il voit des ombre funèbres, l'autel tremble. Est-ce pour l'encourager ou le retenir? Il court, il va frapper. Palmyre entend les cris du mourant. Séide a frappé, il revient. Il est troublé, il ne la reconnoît plus, il la demande, il s'évanouit. Il reprend la voix pour lui faire des reproches du crime où elle l'a porté. Zopire n'est point mort, il n'a reçu qu'un coup de poignard; il reparoît : Séide est immobile et tremblant; Palmyre court au mourant et le

soutient; il fait à Séide de tendres reproches, qui ne suffisent que trop pour lui déchirer le cœur; et c'est dans ce moment que se fait la reconnoissance. Un confident annonce ce secret, qu'Hercide, de la suite de Mahomet, a déclaré, en mourant par les ordre de ce barbare, qui craignoit son indiscrétion et qui n'a pu l'éviter. Zopire ne punit point ses ennemis; il embrasse ses enfans, et les engage à dissimuler pour le venger de Mahomet.

Ce dernier croit tout ignoré par les mesures qu'il a prises. Il se déclare à Palmyre, il croit n'avoir qu'à lui commander d'aimer. Elle se découvre et le démasque. Séide paroît, à la tête du peuple qu'il a rassemblé. Mahomet avoit tout à craindre, mais il avoit déjà fait empoisonner Séide :

Et, lorsqu'au sein d'un père il enfonçoit son bras,
Dans ses veines lui-même il portoit le trépas.

Mahomet est plein d'assurance. Séide s'affoiblit, et Mahomet fait regarder sa mort comme un coup du Ciel par une invocation de faire expirer à l'instant le coupable. Il peut, dit-il, réduire tout ce peuple en poudre :

Ce n'est en sa faveur qu'un miracle de plus.

Ceux qui venoient pour le punir se prosternent et l'adorent. Palmyre veut en vain les animer. Mahomet l'interrompt lorsqu'elle veut dévoiler ses

crimes. Elle se tue sur le corps de Séide, et Mahomet est puni par la perte de l'objet de son amour, passion aussi violente en lui que l'ambition.

Le sieur Lanoue, auteur de l'autre *Mahomet*, a joué le principal rôle dans celui-ci, de façon à mériter l'éloge d'excellent acteur par M. de Voltaire même.

---

Le seul ouvrage d'amusemens qui ait paru avec quelque sorte de succès a été les *Réflexions sur l'Opéra*. Beaucoup plus d'esprit que de justesse règne dans ces réflexions. Le style en est embarrassé dans quelques endroits, et le désordre se manifeste jusque dans les notes marginales, qui absorbent quelquefois le corps de l'ouvrage et qui en font partie sans y avoir cependant un rapport régulier.

---

# LE GUÉRISSEUR DE JAUNISSE

CONTE

*Un égrillard de Basse-Normandie,*
*Madré plaideur, mais friand de tendrons,*
*Vit au Palais fillette en maladie.*
*« A la guérir, dit-il, point ne perdrons;*
*Ce mal toujours fut signe de sagesse. »*
*(C'étoit celui qui jaunit la jeunesse.)*
*Ainsi raisonne, et sur ce l'accosta :*
*L'Agnès d'abord abaissa la paupière,*
*Et même au front le rouge lui monta.*
*Notre galant, pour entrer en matière,*
*Sur ses attraits nasonna tendrement*
*Quelque fadeur tournée en compliment;*
*De là, passant à sa pâleur extrême,*
*Plaint la pucelle, et, d'un ton plus discret,*
*Lui dit avoir un merveilleux secret,*
*Dont il promet que la vertu suprême*
*Doit sur son teint répandre un incarnat*

*Bien plus brillant que celui de la rose.*
*« Que je voudrois, hélas! qu'on m'en donnât,*
*Quelque petite encor que fût la dose!*
*Très bien saurois, dit-elle, assurément*
*Récompenser un si plaisant service. »*
*Point ne faillit la belle au payement :*
*Car, guérissant l'Agnès de sa jaunisse,*
*Son médecin gagna la ch***.*





# JUIN 1741

Rarement les réjouissances publiques manquent-elles de fournir quelque aventure particulière. Le feu de la Saint-Jean en a produit une assez plaisante.

Un abbé, qui accompagnoit une jeune personne assez bien faite, médiocrement jolie, d'un maintien plus bourgeois que coquet, mais assez parée pour se faire remarquer, attendoit avec elle paisiblement le moment de l'artifice, à l'abri de la grande foule, vers l'embouchure de la Grève, du côté du Port-au-bled; lorsque deux ou trois jeunes petits-maîtres, qui avoient fait prendre poste à un fiacre dans le même endroit, vinrent d'un air fort cavalier séparer la demoiselle de son guide ecclésiastique. Étonnée ou feignant de l'être, elle recule avec effroi. On la prie vivement de monter dans la voiture. L'abbé veut représenter l'injustice du procédé, mais modestement, dans la crainte du

scandale. Les sollicitations deviennent plus pressantes de la part des messieurs. Des prières on passa bientôt à la violence; enfin, soit timidité, soit confiance dans la vertu de ses ravisseurs, la demoiselle n'opposant plus que de foibles refus, on se saisit de ses bras, et on la porte dans le char cahotant, qui, fendant la presse, dérobe bientôt la craintive Hélène à la vue de son triste gardien.

Le peuple, spectateur de l'enlèvement et peu charitable pour les gens d'Église en pareille situation, accable le malheureux abbé des plus grosses et des plus pétulantes railleries. Immobile et confus, la colère et la honte lui ôtèrent pendant quelque temps la force de fuir : le nombre et le tumulte de l'assemblée lui en refusoient les moyens, jusqu'à ce qu'enfin les fusées, commençant à partir, détournèrent l'attention de ses ironiques consolateurs ; il en profita pour échapper à leur bonne humeur et se livrer à sa mauvaise. On a soupçonné que la demoiselle, ennuyée de la société abbatiale, étoit un peu complice de son enlèvement.

---

Une Savoyarde, âgée d'environ dix ans, vint à Paris il y a quelques années, sous la protection d'une marmotte; mais, ce spectacle ne lui fournissant plus de quoi subsister, elle se travestit en garçon pour trouver plus facilement ce que sa marmotte n'étoit plus en état de lui procurer. Le hasard l'ayant conduite chez des filles aimables qui formoient une espèce de communauté, sous la conduite d'une femme chez laquelle la beauté avoit fait place à l'expérience, ces jeunes filles, après avoir employé le faux garçon à différentes commissions, le jugèrent assez intelligent pour l'attacher à leur service, et il monta ainsi, de Savoyard qu'il étoit, à la qualité de laquais de ces demoiselles. Mais, l'âge de dévoiler son sexe étant arrivé, la nature trahit son secret.

Loin de produire des réprimandes et de la confusion, cette découverte rendit le laquais femelle plus précieux à la dame qui régissoit la maison et

affermoit les attraits de ses pensionnaires. Celle-ci devint du nombre, en reprenant son habit de fille. Mais, la maison professe étant trop chargée, il fallut que la novice allât dans les provinces apprendre l'exercice de son état. Rouen fut choisi. Elle n'eut pas lieu de s'en repentir. Un danseur ambulant qui s'y rencontra soupira, peu de temps, mais trop pour son impatience. Enfin, il proposa le troc de talent; il fut accepté. C'est ainsi qu'elle prit les premiers élémens de la danse, ce qui la détermina à finir son cours d'étude à Rouen, où elle a travaillé assidûment pendant vingt ans. Au bout duquel temps elle est venue à Paris solliciter l'expectative d'une place de danseuse dans le ballet de l'Opéra. On ne sait pas précisément si elle l'a obtenue, mais on assuroit qu'elle avoit toutes les qualités nécessaires pour la mériter.

---

NE semble-t-il pas que la fortune s'approche quelquefois des hommes lorsque la raison s'en écarte le plus? Un petit marchand, buvant beaucoup et vendant peu, revenoit en chancelant, chargé de fumées bachiques, gagner son logis. Dans un de ses faux pas, il rencontre une échoppe où l'on vendoit des billets de loterie; il les renverse tous, et, pour calmer la fureur du buraliste, en achète un de la loterie de Saint-Sulpice, de ce mois. Arrivé chez lui, un vertige d'ivresse lui suggère de coller ce billet derrière la porte de sa boutique. On tire la loterie, et le gros lot lui échoit, par un singulier caprice du sort. On l'avertit de sa fortune. Son embarras fut comique pour porter son billet au visa sans l'endommager; le moyen qu'il trouva le fut encore davantage, et cependant très simple. Sans s'arrêter à plusieurs expédiens, que son impatience reje-

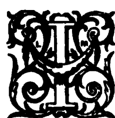
toit, il dépendit sa porte, la chargea sur les épaules d'un crocheteur, et en cet état alla présenter son billet au bureau pour recevoir la somme qu'il portoit, et qu'on lui délivra.

---

ADAME de ***, infatuée de sa réputation de chasteté, après avoir refusé les hommages de cent adorateurs qui lui offroient des services réels, s'est éprise d'un jeune et foible beau-fils, de qui elle n'a jamais pu recevoir que de vaines fleurettes, dont elle a ressenti tant de dépit qu'elle n'a pu le cacher à des confidentes indiscrètes. Pour sa consolation, on lui envoya les vers suivans, applicables à son portrait, où elle s'est fait représenter en Diane :

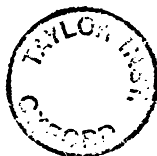
Diane fit un cerf d'un jeune et beau chasseur
Qui la regarda par malheur
Au moment qu'en son bain elle étoit toute nue.
Que ne se mettoit-elle à couvert d'une nue?
(Nymphes et déités en ont bien les moyens.)
Hélas, pour l'afficher pucelle,
Falloit-il qu'Actéon fût mangé par ses chiens?
L'Amour, pour la punir de sa pudeur cruelle,
La fit courir après certain pasteur,
Qu'elle trouva fort beau dormeur,
Mais qui ne fit jamais que dormir auprès d'elle.

---

L a paru un livre intitulé l'*Apothéose du beau sexe*. Sous ce titre, on s'est proposé de prouver, par une dissertation en forme, que les païens ont fait une faute grossière de n'avoir pas institué un culte solennel et religieux en l'honneur de certaines parties du beau sexe, auxquelles journellement on en rend qui n'est que trop réel, mais au grand regret de l'auteur réputé profane. En un mot, on prétend démontrer que, sans le secours de la révélation, on ne devoit pas se choisir d'autres divinités, et l'auteur, se croyant à découvert sous l'hypothèse du paganisme, dresse des autels bouffons à ses divinités, dont il fait en même temps un pompeux panégyrique. La nature seule lui fournit ses moyens d'apothéose. On peut dire qu'il n'y a jamais eu de secrétaire qui ait rencontré moins de contradiction; surtout dans la pratique. Le culte

dont il est l'apôtre règne aujourd'hui avec tant de feu que, s'il est quelque reproche à lui faire, ce pourroit être d'avoir pris un soin superflu en le prêchant.

---



# FABLE ALLÉGORIQUE

*L'*Amour, *en voyageant, rencontra l'Espérance;*
*Avec elle aussitôt il lia connoissance :*
*Les voilà tous les deux à se prêter la main.*
*L'Espérance savoit, comme belle parleuse,*
*L'art de raccourcir le chemin :*
*Toujours amusante et flatteuse,*
*Elle tenoit le voyageur*
*En haleine et de bonne humeur;*
*Mais, ô fatalité cruelle!*
(*On se lasse de tout, même de son bonheur!* )
*L'Amour s'éprit d'une autre belle,*
*Que Jouissance l'on appelle.*
*Celle-ci le punit de sa légèreté;*
*Le dieu confus apprit, par son expérience,*
*Que le moment où le plaisir commence*
*Est la fin de la volupté.*

---



# JUILLET 1741

M. L. D. S. envoyoit fréquemment, pendant le cours de la maladie d'une de ses parentes, au couvent où elle demeuroit, pour s'informer de sa santé. Le domestique qu'il chargeoit perpétuellement de cette commission, appelé Jaquenet, bon Picard, jeune, vigoureux, mais peu émerillonné, avoit encore la fleur de sa virginité. L'innocence de ses mœurs et de son esprit, faisant regarder à ce garçon comme indifférentes certaines actions dont il ignoroit les conséquences, lui avoit laissé contracter la dangereuse habitude, toutes les fois qu'il alloit au couvent, de se délivrer des eaux superflues, auprés du tour, et sous les fenêtres de quelques Révérendes Mères.

Mme Janneton, tourière de trente ans, brune et fraîche, l'avoit souvent remarqué. Sentant, par sa propre expérience, combien ce spectacle étoit pernicieux au repos des Révérendes Mères, elle en

avertit doucement M. Jacquenet. « Grand-merci, dit-il, M$^{me}$ Janneton, je ne m'en étois pas avisé. »

La remontrance n'étoit pas assez forte pour se graver dans une tête picarde. Dès le lendemain, il retourna au même endroit exposer encore son humanité aux yeux bénits des nonnes. Nouvelles remontrances de la part de M$^{me}$ Janneton, mais plus fortes que la première, et même avec menace d'en avertir son maître. « Dites-le au diable si vous voulez, repartit brusquement Jacquenet, je n'y saurois que faire ; je l'oublie. — Mais ce n'est point pour vous fâcher, M. Jacquenet, reprit la tourière alarmée, je crains que nos dames ne s'en plaignent à votre maître, et ne le prient de ne vous plus renvoyer ici. J'en serois fâchée, M. Jacquenet, et très fâchée, parce que je vous considère. — Bien obligé, M$^{me}$ Janneton. — Mais, reprit la tourière, c'est que je vous considère assez pour vouloir vous marier, et vous marier à un bon millier d'écus. — Mille écus ! Sainte Reine ! s'écrie M. Jacquenet, où sont-ils ? Je les épouse tout à l'heure. — C'est moi, dit en se rengorgeant M$^{me}$ Jeanneton, c'est moi qui vous les offre, avec ma personne. »

Tout fut accepté. Les permissions demandées et obtenues, le mariage fut célébré au bout de quinze jours. M. L. D. S., qui connoissoit le caractère de son valet, et combien il seroit neuf au devoir

conjugal, voulut savoir le détail de la première nuit. Un témoin adroit, caché dans la chambre nuptiale, entendit M. Jacquenet (chose inouïe et très vraie) donner quatorze fois à son épousée des preuves de sa tendresse. L'heureuse tourière, à la quatorzième fois, s'écria : « Ah! mon pauvre Jacquenet! Mais vous recommenceriez encore, que je vous pardonnerois ma mort. »

---

UTRE aventure de laquais moins heureuse que celle de M. Jacquenet. Une dame dont le nom ne peut être cité porta sa plainte, un des jours de ce mois, chez le commissaire ***, contre un jeune garçon qu'elle avoit à son service sous le titre de laquais. Elle se présenta portant encore sur le visage les stigmates de la fureur de ce domestique. Le commissaire, extrêmement surpris d'un délit si grave et si peu ordinaire, fit à la dame plusieurs quéstions pour en détailler les circonstances, et en même temps pénétrer par là les motifs qui avoient pu entraîner ce malheureux à s'exposer aux peines rigoureuses de la loi en pareille occasion. Ses recherches furent inutiles auprès de la dame, de laquelle il ne put apprendre autre chose que le fait dont elle se plaignoit. Le laquais accusé, qui arriva chez le même commissaire un instant après, l'éclaira bien davantage par la naïveté de sa plainte et en exposant à sa vue les preuves démonstratives de l'ou-

trage secret qu'il avoit reçu de sa maîtresse, par un excès de bonté, qui lui causoit les douleurs les plus cuisantes, et dont il demandoit justice. Le commissaire, appercevant, par l'interrogatoire du laquais, la vérité de ses plaintes, chercha plus à consoler ce pauvre garçon, affligé des faveurs de sa maîtresse, qu'à l'effrayer sur le crime dont elle l'avoit chargé. Prudemment, il fit conseiller à la dame d'imposer silence au coupable par quelques libéralités, plutôt que de poursuivre une vengeance dont sa réputation auroit trop à souffrir.

---

IL a paru une petite brochure intitulée *Essai sur la nature de l'air, du vent et du ridicule,* traduite de l'anglais. Cette pièce est aussi singulière par le tour des pensées que par son titre, et ne saisit pas mal la manière angloise. L'air et le vent y sont pris dans un sens métaphorique et moral. On sent bien que c'est une satire du siècle; elle est amusante, délicate, et nouvelle dans son genre. C'est une imagination dans le goût de quelques morceaux du *Spectateur* anglois; et, si celui-ci étoit plus fini, on pourroit dire, sans craindre d'outrer l'éloge, que, le rencontrant dans quelques parties de ce grand et célèbre ouvrage, il ne le défigureroit pas.

---

UN livre nouveau, intitulé *la Patte du chat*, est un jeu d'imagination écrit avec plus de feu que d'égalité. Il semble montrer le ridicule des romans de cette espèce ; au moins, est-ce le seul but qu'on puisse soupçonner à l'auteur, si l'on peut dire qu'il en ait eu aucun, car il y a peut-être trop de raison de vouloir en prêter à certains ouvrages tels que celui-ci.

---

La levée du siège de Carthagène a exercé les muses du parti vainqueur. De tout ce qu'on a fait sur un sujet si fameux, il n'y a peut-être rien eu de plus ingénieux que l'ébauche d'un poëme, intitulé *les Lionceaux*, allégorie nouvelle, en vers, traduite d'une romance espagnole, et donnée sous la forme d'extrait, tel qu'on va le voir.

On sçait que la lionne de la Tour de Londres fit deux lionceaux, et que les Anglois leur donnèrent les noms de leurs amiraux Ogle et Vernon. Voilà la base de l'allégorie.

La lionne, que le poète compare à cette fameuse louve qui allaita les fondateurs de Rome, tournant toute son ambition vers ses enfans, veut que nos jeunes lions, au lieu de traîner une vie obscure dans leur patrie, aillent signaler leur courage dans l'Amérique. Elle leur dépeint l'opulence de Carthagène, et leur en propose le pillage comme une expédition utile et glorieuse. Le vaisseau dans le-

quel nos aventuriers doivent passer dans cette riche contrée, comparé au navire Argo, est curieusement décrit :

Et l'habile main qui l'a fait
A mis un rapport si parfait
Entre la matière et l'ouvrage,
Entre la façon et l'usage,
Qu'à l'aspect, sans être devin,
On sait le projet et la fin.
Des plumes d'oisons et de grues,
Ensemble artistement cousues,
De ce chef-d'œuvre font le corps.
Son grand mât, mouvant par ressorts,
N'est composé que de guinées
Et d'adresses bien raisonnées.
Ses ancres, tridents redoutés,
Sont des extraits d'annuités ;
Ses voiles sont de fine amorce ;
Les cordages, d'éponge torse,
Son lest est un gros de Thoris
Dans la contrebande nourris.

Après des avis à peu près semblables à ceux que le Soleil donne à Phaéton en lui confiant son char, la mère congédie ses enfans :

. . . . . . . . . . . . . . .
Adieu ! Pour lors, se hérissant,
Le couple part en rugissant.
Poussés d'un courageux délire,
Ils montent le fatal navire.
L'injustice et l'aveuglement
Président à l'embarquement.
La fureur, la rage et l'envie,
Du fol orgueil toujours suivie,

Pliant sous le faix des lauriers,
Escortent nos aventuriers.
Celle-ci, riant aux étoiles,
A déjà déployé ses voiles.
Cette autre trace le chemin
Et prend le gouvernail en main ;
L'autre, suçant une couleuvre,
Ordonne et conduit la manœuvre.
« Que ferons-nous de tant de bien ?
Disoient, par forme d'entretien,
Chemin faisant, nos deux corsaires...
. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Telle aubaine vient bien à point,
Et nous en avions grand besoin,
Car certain pupille, à nos gages,
A fait tant et tant de voyages,
De notre pays dans le sien,
Portant et ne rapportant rien,
Que ses caravanes fréquentes
Ont enfin épuisé nos rentes. »

. . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .

Déjà nos fiers Argonautes
Découvrent les brûlantes côtes
Dépositaires du trésor.
Déjà, d'un généreux effort,
Ils ont sur la rive tremblante
Fait légèrement leur descente.
Déjà, d'un front plus orgueileux,
Ils ont, sur le roc sourcilleux,
De Plutus riche sanctuaire,
Mis une griffe téméraire.
De joie ils se battent les flancs,
Et, de leurs yeux étincelans,
Ils dévorent déjà d'avance
L'objet de leur folle espérance.

Cependant les Dieux, attentifs à la destinée de Carthagène, délibèrent sur cet événement. Plutus, alarmé pour une ville où il a fixé son empire, vient implorer leur protection; et Jupiter, prenant la parole, dit :

« Si jusqu'ici, tranquillement,
Nous avons sur l'événement
Laissé dormir dans le silence
Notre infaillible providence,
C'étoit pour mieux mettre en leur jour
Les excès dont se plaint ma Cour.
Mais le terme de l'indulgence
Est expiré. De la vengeance
L'heure fatale va sonner;
D'un doigt qu'on ne peut détourner,
Le Destin même l'a marquée. »
. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . .
Il dit, et le dieu des richesses,
Des Euménides vengeresses
Rejetant le trop lent secours,
Aux moyens plus prompts a recours.
Une juste métamorphose
Est la peine qu'il leur impose :
Le navire devient plongeon,
Et le pilote un vil goujon ;
Tout le reste de l'équipage
Se change en oiseaux de passage.
De nos assaillans altérés
Les ongles, jadis séparés,
Se confondent, se réunissent ;
Leurs dents cruelles s'aplatissent ;
Leur poil fauve se change en gris ;
Leur crinière en hideux replis ;

Leur queue, ornement de leur race,
A celle d'un âne a fait place;
Leur terrible rugissement
N'est plus qu'un faux hennissement,
Et leurs oreilles allongées
En tuyaux d'orgue sont changées.
En un mot, Pollux et Castor
Deviennent deux francs ânes d'or.





# AOUT 1741

Il arriva, à Orléans, une aventure qui pourroit faire la matière d'un assez bon conte.

Une dame de considération provinciale, usant des mêmes droits que celles de Paris, ayant laissé faire une parenthèse à sa vertu par un cavalier, en plein champ, fut malheureusement aperçue par un rustre, qui, dans l'ignorance des usages du beau monde, trouva la chose assez singulière pour en jaser. De façon que cette histoire fit bientôt le conte du voisinage. La dame apprit avec douleur la publication de son secret, et, dans le premier feu de sa colère, elle courut porter sa plainte au principal juge et demander une réparation authentique de son honneur entamé. Ne pouvant résister à ses instances, le juge fit arrêter le causeur; mais, pénétrant ce qui pouvoit arriver de cette procédure, il invita ses amis à être témoins de la réparation. Après une sévère réprimande for-

tifiée de quelques menaces, il dicta au paysan qui trembloit une formule de réparation dont la dame parut satisfaite. Cependant, usant d'adresse en faveur de la vérité, il donna des tours si pressans à son interrogatoire, que le pauvre homme, forcé de dire pourquoi il avoit pu ajouter foi lui-même à un fait qu'il avoit si méchamment publié, s'écria dans son patois et en sanglotant : « Je le creya parce que je lavia vi, » c'est-à-dire : « Je le croyois parce que je l'avois vu. » Tout l'auditoire applaudit à la réponse par de grands éclats de rire. Mais la dame, qui ne trouvoit rien de plaisant à cette naïveté, sortit plus furieuse de la réparation qu'elle n'avoit été offensée de l'injure.

Le fait que nous allons rapporter, aussi vrai que singulier, sert à prouver que souvent une bouffonnerie est la source du prétendu merveilleux des apparitions de tous ces mânes vagabonds que le peuple appelle des revenans. Un mousquetaire, mort depuis peu, se sentant approcher de ses derniers momens, avoit remis à un de ses camarades une lettre de crédit sur un notaire en relation avec sa famille, en priant son ami d'en retirer l'argent, pour l'employer aux usages qu'il lui avoit confiés. Peu de jours après sa mort, cet ami, songeant à exécuter les intentions du défunt, commença par le notaire, et, sans autre explication, lui présenta la lettre de crédit. Le notaire, qui n'avoit jamais vu le jeune homme au profit de qui elle étoit, crut que c'étoit le porteur même de la lettre, et, dans cette confiance, se mettoit en devoir de lui compter l'argent; quand celui-ci, voulant s'amuser de son erreur, lui dit brusquement : « Gardez votre argent,

je suis mort et enterré depuis deux jours, » et disparut comme un éclair.

On peut juger de l'étonnement du notaire; sa première idée fut d'aller lui-même à l'Hôtel des Mousquetaires. Il s'y transporta sur-le-champ, et, ayant demandé le jeune homme au nom duquel la lettre de crédit étoit faite, on lui confirma sa mort. Effrayé de la réalité qu'il attribuoit à sa vision, il revient chez lui saisi d'une fièvre violente. Il rapporte son aventure, on commence par le railler; on s'attache ensuite à combattre plus sérieusement son illusion. Enfin le mousquetaire, qui pouvoit seul guérir l'imagination qu'il avoit blessée, se représenta au malade et fut reconnu pour le fantôme.

---

UNE fille de la paroisse Saint-Roch, escortée de sa famille et de ses amis, parée nuptialement, et enfin touchant à la sainte conjonction, attendoit dans l'église celui qui en devoit être la partie essentielle. « Quelle négligence à un garçon, disoit-on, de ne pas voler le premier au-devant de ce lien sacré! » Les femmes en murmuroient violemment. Les hommes, qui trouvoient dans leur sort présent la justification de ce peu d'impatience à le partager, étoient plus modérés. Les prêtres, fulminant des anathèmes, demandoient déjà double rétribution pour la perte de leur temps. « Pendant qu'on attend ce maudit cocu, marmottoit le clerc entre ses dents, on en auroit déjà fait dix autres. » La fiancée, interdite et confuse, rougissoit de dépit, en faisant croire que c'étoit de pudeur. Mais tout cela n'amenoit point le trop paresseux amant. Quel triste augure pour une jeune vierge brûlant d'impatience d'en perdre le titre. Car c'étoit peut-être tout ce qu'elle avoit à sacrifier à l'hyménée.

Vainement les bedeaux faisoient le guet à l'en-

trée du trébuchet, l'oiseau ne venoit point s'y rendre. Lassés d'attendre, on fait une députation. L'ambassadeur ne rapporte pour toute réponse qu'un refus constant de passer outre aux fiançailles. Quelle injure! quelle extravagance! A-t-on fait de mauvais rapports? Que lui a-t-il passé par la tête? On commence à se déconcerter. Autre députation aussi infructueuse que la première. On en tente une troisième.

Enfin le prétendu, comme un patient excédé de vexations, déclare ses motifs légitimes. D'abord, il allègue un soufflet à lui conféré sur sa joue par la tante de la future épouse, dans une petite vivacité de conversation au sujet des accords; mais l'offense étoit presque effacée, cette raison n'étoit qu'accessoire. Le vrai motif du refus et le plus légitime, le voici. Il avoit rêvé, la nuit précédente, que la femme qu'il devoit prendre étoit déjà la sienne par droit du sacrement, et celle des autres par droit d'aubaine. Le réveil avoit rassuré son front alarmé; mais ce songe funeste l'avoit tellement effrayé sur l'avenir qu'il ne fut pas possible d'ébranler sa résolution. Jamais il ne voulut se rendre aux plus fortes représentations; il demeura obstinément enfermé chez lui, et toute la cohue nuptiale se dispersa sans avoir pu parvenir à le mettre à portée de vérifier la prédiction de son rêve.

Les comédiens françois donnèrent, le 17 de ce mois, trois pièces nouvelles qui attirèrent tout Paris, mais qui n'eurent pas l'avantage de le retenir.

La première, *Sylvie,* étoit un essai d'un genre dont on avoit ouvert la route avec moins de témérité et plus de succès, sans l'afficher, c'est-à-dire une tragédie bourgeoise en prose et en un acte. Le fond du sujet intéressa, il attendrit; mais les détails lui firent perdre dans l'esprit des spectateurs plus encore qu'il n'avoit pris de crédit sur leur cœur.

La seconde, intitulée *la Belle Orgueilleuse ou l'Enfant gâté,* pensa être applaudie par prévention; mais elle dura trop pour sa gloire, et la réflexion la perdit. Ainsi, cet enfant gâté reçut du public une petite correction qui dut châtier un peu sa vanité, mais qui ne l'en corrigea pas.

Pour la troisième, intitulée *le Bal de Passy, ou les Masques,* on n'en pourroit rien dire sans renouveler le malheur de la pièce et la peine de son auteur.

---

# MADRIGAL

## SUR UN BEAU JOUR D'ÉTÉ

*Ce jour mérite qu'on l'admire :*
*L'air est pur, le ciel est serein ;*
*Mais... je ne verrai point Thémire...*
*Bon Dieu, que ce jour est vilain !*

---

## ABJURATION DE LA PHILOSOPHIE

*Tu me rappelles vainement,*
*Indolente philosophie;*
*De ton obscur égarement,*
*Laisse-moi, du moins un moment,*
*Sauver l'aurore de ma vie.*
*J'abjure un système captieux,*
*Qui veut ravir à la nature*
*L'usage d'un bien précieux*
*Même jusqu'en son imposture.*
*Depuis que mon cœur a quitté*
*Sa nonchalante liberté,*
*Je crois qu'à chaque instant mon âme,*
*Par des chaînes de volupté,*
*S'unit à la Divinité;*
*L'amour, en y versant sa flamme,*
*Élance en moi l'humanité*
*Au delà de l'étroite sphère*

*Où circule un esprit vulgaire.*
*Dignités, richesses, savoir,*
*Pompeux riens que l'homme révère !*
*Un seul regard de ma bergère*
*Anéantit votre pouvoir.*
*Dans les yeux seuls de ma Thémire*
*Je vois, je médite et j'admire*
*Tout ce que le trône des dieux*
*Pourroit offrir de merveilleux.*
*Fuis loin de moi, noire tristesse;*
*Sous le masque de la sagesse,*
*N'épouvante plus mes plaisirs.*
*Oui, dans l'excès de ma tendresse,*
*J'aimerois jusques aux soupirs*
*Que coûte une ingrate maîtresse.*
*Comment, dans le sein du bonheur*
*Que mon cœur commence à connoître,*
*Renoncerois-je à la douceur*
*Pour laquelle est formé notre être?*
*Ce n'est que par les sentimens,*
*Quoi qu'en dise l'indifférence,*
*Qu'un mortel, de son existence,*
*Doit calculer tous les momens.*

---



# SEPTEMBRE 1741

Mademoiselle de ***, séduite par les apparences de tendresse d'un bel esprit connu dans le monde par différentes intrigues de galanterie, avoit cédé aux premiers hommages qu'il lui avoit offerts. A peine deux mois étoient expirés depuis la naissance de cette nouvelle passion qu'elle reçut de son singulier adorateur, la veille de son départ pour la campagne, la lettre suivante :

Mademoiselle,

Après *une exacte attention sur mes propres sentimens, je reconnois en rougissant que je mériterois trop sérieusement le titre de scélérat, que vous me donnez souvent en badinant, si je différois à vous dévoiler la véritable situation de mon cœur. Vous n'ignorez pas que, lorsque j'eus l'honneur de vous rendre des hommages, mon*

*cœur sortoit d'une captivité que mon esprit détestoit; mais ce que je vous cachai alors, plus par une erreur dont l'illusion opéroit sur moi-même que par aucune intention de vous tromper, c'est que ce cœur chérissoit autant ses fers en les quittant que lorsqu'il s'y soumit. Dans un de ces premiers mouvemens excités par l'impression que fait un objet aimable, j'osai vous adresser une galanterie que je pris moi-même alors pour un sentiment. J'applaudissois à votre conquête et j'étois ravi de triompher par vous d'une passion dont j'avois trop à rougir. Mais, par vos soupçons, vous me fîtes apercevoir trop tôt que l'ennemie de mon bonheur n'étoit pas encore effacée de ma mémoire. J'ai combattu, j'ai cru vaincre, je n'ai fait que prêter des armes à ses attraits. Je n'en suis que plus malheureux, parce que je ne suis ni moins raisonnable, ni moins amoureux : la dissipation est donc ma seule ressource. Je ne puis vous respecter assez peu pour vous faire l'objet de mon amusement. Vous méritez tous les transports d'un cœur, et le mien peut à peine suffire à mes égaremens. Cet aveu me coûte plus à faire qu'il ne vous coûtera à entendre. Je vous conjure de me faire grâce des reproches; ils me briseroient l'âme sans la rendre plus digne de vous. Songez que vous perdez en moi le plus détestable amant de la terre, un fou, capricieusement délicat dans sa tendresse, furieux dans ses jalousies, qui ne cherche les plaisirs qu'à proportion de ce qu'ils le fuient,*

bel oncle futur, après bien des cabrioles et des petits combats de gaieté, étoit venue se ranger, par ordre, auprès de madame sa mère. Les genoux du bel oncle servoient de siège à la demoiselle, et, pour fixer sa vivacité, il avoit trouvé le moyen de l'écrouer si agréablement qu'elle n'avoit nul désir de lui échapper. La mère le remercioit de contenir ainsi la turbulence de sa fille. Les jeux alloient leur train ; la partie devenoit si intéressante, d'un côté et de l'autre, qu'un silence profond avoit succédé au tumulte dont les joueurs avoient été distraits. Ce silence n'étoit interrompu que par le bruit des cornets et par quelques exclamations de la demoiselle, qui s'écrioit de temps en temps : « Ah ! mon oncle !... Ah ! mon oncle !... » Et plus rapidement : « Mon oncle ! mon oncle ! » La mère, qui jouoit d'un guignon affreux, faisoit peu d'attention aux soupirs de sa fille, et seulement lui savoit gré tout bas de l'intérêt dont elle la croyoit affectée pour sa fortune. Enfin, dans ce moment, un malheureux carme arriva, qui fit crier à la dame : « Ah ! je suis enfilée ! » Et tout de suite, par désespoir, de jeter les dés, qui allèrent tomber aux pieds de la demoiselle. Mais ce malheur d'être enfilée, qui n'étoit qu'un terme de jeu pour la mère, étoit une réalité pour la fille ; elle n'entendoit déjà plus. Le prétendu, qui étoit presque en face, jeta les yeux sur elle. « Eh ! grand Dieu ! s'é-

ria-t-il de bonne foi, mademoiselle se trouve mal! » En même temps il l'arrache avec violence le dessus son siège; mais, hélas! quel prix de son zèle! il découvre le pivot sur lequel tournoit la pièce : l'oncle, surpris, n'avoit pu dérober son secret à cette impertinente curiosité. Que dire à un oncle? Il faut respecter ses parens. « Ah! mon oncle! » prononcé d'un ton différent de la demoiselle, fut l'exorde des reproches du neveu. Pour la mère, on juge de sa confusion et de sa colère. Un carrosse fut attelé sur-le-champ pour reconduire la demoiselle dans son couvent; l'oncle monte à cheval et part pour l'armée. A l'égard du mariage concerté, on croit qu'il ne se conclura pas.

---

# RÉPONSE DE Mlle DE ***

## A DES VERS AMOUREUX

*Sur les rivages du Permesse*
*On sait feindre des sentimens :*
*On parle beaucoup de tendresse,*
*Mais on y trouve peu d'amans.*
*C'est dans les yeux qu'il faut écrire*
*Ses tendres mouvemens ;*
*C'est là que le cœur aime à lire*
*L'aveu des amoureux tourmens.*

# INVITATION

## AU SÉJOUR DE LA CAMPAGNE

*A Mme de La* ***

IRIS, *volez vers cet asile;*
*Fuyez l'embarras de la ville,*
*Dans un loisir tranquille et doux;*
*Tous les plaisirs seront des nôtres :*
*Nous dirons mille biens de nous,*
*Nous médirons de tous les autres.*

FIN



*Imprimé par D. JOUAUST*

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

Avril 1882



